

LA SEMAINE RELIGIEUSE

DE MONTREAL

Lecture du Dimanche

Publiée avec l'approbation de Sa Grandeur Mgr l'Archevêque de Montréal.

Paraissant le Samedi.

SOMMAIRE

CHRONIQUE DIOCÉSAINÉ :
solennité de Saint
Joseph, à Notre-
Dame; neuvaine pré-
paratoire, à l'église
métropolitaine.—11^e
conférence de Notre-
Dame : *Joseph,*
époux de Marie ;
don fait à l'église
Saint-Joseph ; nou-
veau presbytère de
la paroisse Saint-



SOMMAIRE

Joseph; le "Jubilé
pontifical à l'Uni-
versité Laval," bro-
chure ; conférence
de M. P. Rousseau.
— LE PAPP, PAR M.
CORNÉLY. — LE P.
AUGUSTIN DE MONTE-
FELTRO. — LE PETIT
PATRE (suite et fin).
— PRIONS POUR NOS
MORTS.

LE NUMÉRO

PRIX DE L'ABONNEMENT

LE NUMÉRO

Cente Un piastre par an, payable d'avance. 2 Cents

Tous abonnements datent du premier de chaque mois.

Permis d'imprimer : † EUGARD-CHS, Archevêque de Montréal.

Adresser toutes communications concernant l'administration à
M. FUSÈBE SENÉCAL & FILS, et pour la rédaction à M. P. DUPUY
Bureaux : No 20, rue Saint-Vincet, Montréal,

PRIÈRES DES QUARANTE HEURES.

DIMANCHE,	18	MARS.	—St-Joseph à Montréal.
MARDI,	20	“	—St-Patrice de Rawdon.
JEUDI,	22	“	—Collège de l'Assomption.
SAMEDI,	24	“	—Convent du Sacré-Cœur.

FÊTES DE LA SEMAINE.

DIMANCHE,	18	MARS	—Passion, 1 cl., sem., orns violets. <i>Lecture du mandement des Pâques.</i> <i>Annonce de la Semaine Sainte.</i>
Lundi,	19	“	—S. JOSEPH, d. 1 cl., ornements blancs
Mardi,	20	“	—S. Cyr. de Jér. E. C., d., orns blancs.
Mercredi,	21	“	—S. Benoît, Abbé, d. m., orns blancs.
Jeudi,	22	“	—S. Gabriel, Arch., d. m. (18), orns blancs.
Vendredi,	23	“	—N.-D. des 7 Douleurs, d. m., orns blancs.
Samedi,	24	“	—De la Férie, ornements violets.

OFFICES EXTRAORDINAIRES.

ÉGLISE MÉTROPOLITAINE.—Vendredi 23, à 7 heures p. m., sermon et salut de l'Archiconfrérie.

SAINTE-JOSEPH (rue Richmond).—*Dimanche 18*, ouverture des Quarante Heures. Messes à 10 heures. Vêpres à 2 heures ; à 6 heures, récitation de l'office par la Congrégation des hommes. Après la récitation de l'office, prière du soir et amende honorable au Saint-Sacrement.

Lundi 19, messes basses depuis 5½ heures jusqu'à 8 heures. Grand'messe à 9 heures. Vêpres à 2 heures. Amende honorable à 7 heures, suivie de la récitation de l'office par la Congrégation des hommes.

Mardi 20, messes basses comme hier. Messe de déposition, à 9½ heures.

Les membres de l'Adoration nocturne réciteront l'office dimanche après vêpres.

Mercredi prochain, dans la chapelle basse, messe solennelle en l'honneur de saint Joseph, en faveur des Associés de l'œuvre dite "des pains."

NOTRE-DAME DU BON CONSEIL.—Dimanche 18, visite pastorale.

IMMACULÉE-CONCEPTION.—Lundi 19, ordination.

PRÉCIEUX-SANG.—Lundi 19, prise d'habit.

PENSIONNAT DE LA CONGRÉGATION.—Mardi 20, confirmation.

PROVIDENCE.—Vendredi 23, profession.

CHRONIQUE DIOCESAINE:

La solennité de Saint-Joseph a été célébrée dimanche dernier, à Notre-Dame avec la plus grande pompe, en présence d'une foule de fidèles remplissant toute l'église.

Sa Grandeur Mgr l'archevêque, ayant pour prêtre assistant M. Gibaud, a officié pontificalement à la grand'messe et le soir aux vêpres.

Vendredi dernier, on a commencé à la cathédrale la neuvaine préparatoire à la fête de l'Annonciation.

CONFÉRENCES DE NOTRE DAME.

IIIe Conférence. — *Joseph, époux de Marie.*

MONSEIGNEUR,

Tous ces fidèles et ces vénérables prêtres de la paroisse Notre-Dame sont heureux de contempler Votre Grandeur dans sa majesté pontificale ; ils prient de toute leur âme, ils appellent sur votre personne auguste et sacrée les faveurs du Ciel et reçoivent avec bonheur votre paternelle bénédiction. Heureux peuple à qui Dieu a donné un tel pontife, plein de mérite, de sainteté, de bonté touchante, de zèle apostolique et de charité ! Heureux peuple, heureux pontife aussi !

Qu'il me soit permis d'exprimer en votre présence, Monseigneur, le vœu que : pasteur et troupeau vivent toujours unis, ne faisant qu'un cœur et qu'une âme devant les hommes et devant Dieu.

MES FRÈRES,

Joseph, époux de Marie.

Saint Grégoire prêchant l'oraison funèbre de sa sœur, sainte Gorgonie, faisait l'éloge de son époux ; il vantait la noblesse de son origine, la beauté de son caractère, ses qualités, ses vertus ; il ne savait qu'ajouter et jetait à ses auditeurs ce cri : " Que puis-je dire de plus ? " quand soudain : " Attendez, s'écria-t-il, attendez, un seul mot achève de le peindre : il fut l'époux de Gorgonie, *vir illius.*

En vous parlant aujourd'hui de la sainteté de Joseph dont nous célébrons la fête par anticipation, n'ai-je pas plus de raison de m'attacher à cette qualité d'époux de Marie et de vous dire : Attendez un seul mot pour le peindre : il fut l'époux de Marie, *Joseph virum Mariæ.*

Que d'autres vantent la gloire de ses ancêtres ; qu'ils fassent connaître la longue suite de rois dont le sang coule dans ses veines, cette grandeur doit disparaître devant la grandeur mystérieuse de ces trois petits mots : Joseph, époux de Marie.

Nous ignorons par quels moyens Dieu disposa Joseph à cette virginal alliance : les évangélistes ne nous disent presque rien de lui. Le saint patriarche disparaît de ce monde où il a fait si

peu de bruit sans nous laisser une parole : tout ce qui le concerne demeure enseveli dans le mystère. Mais par cela même que Joseph était l'époux de Marie, nous pouvons affirmer qu'il était le plus saint des hommes. Il devait l'être quand Dieu le choisit pour époux de Marie ; s'il ne l'avait pas été, il le serait promptement devenu dans la société de sa céleste épouse. Il l'est ; sa vertu l'atteste.

Et vous, ô divine Marie, aidez-moi à célébrer la gloire de l'époux qui vous fut si cher.

* * *

Le temps que Marie devait passer dans le temple était écoulé ; le ciel qui voulait donner à la terre le baiser de réconciliation et de paix préparait l'incarnation du Verbe et la naissance du Sauveur.

Pour en voiler encore le mystère aux hommes, et surtout aux regards du démon, le ciel veut donner un époux à Marie. Ce qu'était alors la Vierge, qui pourrait le dire ? Sa vertu présente répondait à sa dignité future ; elle était le miroir fidèle des adorables perfections. Il y avait une ineffable ressemblance entre le sein de Dieu qui engendre le Verbe et le sein virginal de Marie qui allait le concevoir.

Or le ciel veut donner un époux à Marie, qui sera-t-il ? Où le trouverons-nous ? Sur un trône ; le plus grand, le plus puissant monarque ? Oui, tel est le brillant fantôme qui s'offre à nos pensées humaines. Mais c'est Dieu qui choisit ici, et qu'est-ce qu'un sceptre à ses yeux ? il le donne parfois à des pécheurs qui n'appartiennent pas à son Eglise ; il le laisse quelquefois dans les mains de tyrans ou de bourreaux.

Seule la sainteté pèse dans la balance éternelle ; seule elle détermine les affections et les choix de son cœur. Quel sera donc l'époux de Marie ? Dites hardiment : le plus saint des hommes.

D'ailleurs remontons à la loi primordiale des alliances dont Dieu est l'auteur. Quand Dieu a voulu donner au premier homme, à Adam, une compagne. "Faisons à l'homme, a-t-il dit, un complément qui lui ressemble." Les époux, d'après cette parole, doivent se ressembler, être faits l'un pour l'autre. Tel est le principe, telle est la loi ; voilà l'ordre.

Appliquez cette loi à Joseph, que devez-vous en conclure ? c'est que puisque Marie est un abîme de grâces, son époux doit être doué des vertus les plus rares et les plus précieuses, et cela parce qu'il faut que les époux se ressemblent. Et si jamais cette loi du Seigneur a dû être appliquée, c'est dans l'alliance de Joseph et de Marie, le modèle des plus parfaites alliances.

Voyons d'ailleurs les prérogatives qui seront pour Joseph la suite de cette union. Époux de Marie, il sera le père de Jésus, le tuteur de son enfance, le gardien de la virginité de Marie, le maître, le chef de la sainte famille. Ce grand ministère que celui des patriarches, des prophètes, des apôtres même n'égalait pas, ne

saurait être confié qu'à un plus saint que les saints les plus vantés des deux alliances, qu'à un homme extraordinaire, exceptionnel, unique, comme les fonctions dont il doit s'acquitter ; qu'à un homme autant élevé par sa sainteté qu'il doit l'être par son rang.

L'époux de Marie verra naître le roi des cieux, il sera le premier à le recevoir dans ses bras, à le presser sur son cœur, à le baiser de ses lèvres, à l'arroser des larmes de son amour ; il logera sous le même toit que lui, il mangera le même pain, il en sera honoré, obéi pendant trente ans, il l'entendra l'appeler mon père, *pater, abba*, père, père ; sous ses yeux, sur son cœur, Joseph mourra ; et il ne serait pas le plus saint des hommes !

Eh quoi ! tandis que Joseph reçoit de Dieu cette gloire presque divine, tandis qu'il est comblé de faveurs aussi magnifiques, il existerait quelque part, dans un coin du monde, une âme plus sainte que la sienne, par conséquent plus aimée de Dieu, à qui Dieu aurait refusé toutes ces faveurs quoiqu'elle en fût plus digne ; loin de nous une pareille pensée, injurieuse pour Dieu.

Joseph devait donc être le plus saint des hommes quand Dieu le choisit pour l'époux de Marie.

* * *

Mais si Joseph n'avait pas été le plus saint des hommes quand il fut choisi pour l'époux de Marie, il le serait promptement devenu dans la société de sa céleste épouse.

Depuis son alliance avec Marie, Joseph a vécu 30 ans dans la familiarité de Jésus ; il a pu voir, étudier tous les actes, les pensées, les démarches de Celui qui est la sainteté même. Toutes les actions de Joseph n'avaient d'autre fin que la personne de Jésus, privilège que les plus grands saints n'ont pu partager avec lui, privilège qui le met tout à fait hors ligne, qui constitue la plus éminente sainteté. Ceci soit dit d'une façon incidente, car il nous plaît, aujourd'hui, de considérer la sainteté de Joseph puisant sa source dans Marie.

O divine Marie, dont la simple salutation faisait tressaillir Jean-Baptiste dans le sein de sa mère, faites-nous comprendre combien par votre exemple, votre zèle et vos prières, vous avez fait grandir la sainteté de Joseph. L'empire du bon exemple est toujours puissant et doux ; il gagne les cœurs, et alors que la parole échoue, le bon exemple triomphe, et opère les plus heureuses transformations. Mais l'exemple de Marie, de Marie, la plus ravissante des apparitions, image vivante, personnification même de la vertu, dont notre grand saint Denis l'aréopagite, l'apôtre des Gaules, de notre France, disait en écrivant à saint Pierre : " J'ai vu la mère de mon Sauveur, la forme, le moule de la divinité, une sorte de divinité elle-même," quelle l'impression son exemple devait faire sur Joseph ! Sa prière, son abandon tendre et confiant, son amour qui brillait dans ses yeux de vierge, qui rayonnait autour de son front virginal, quelle impression sur Joseph ! Et quand la Vierge parlait, laissait jaillir au dehors le

trop plein de son âme, et chantant peut-être son *Magnificat*, le cœur du saint vieillard tressaillait en lui-même, comme la douce harpe éolienne sous le souffle sacré. Le Sage a dit vrai, mes frères, la bonne épouse rend bon son époux. *Bona mulier bonum facit virum.*

Mais à son exemple, la Vierge joignait son zèle, zèle plein de respect, d'un charme irrésistible. La simplicité, la candeur, la prudence, la sagesse rendaient ce zèle toujours efficace. Ce zèle de Marie, incomparable, plus vrai que celui des patriarches, plus ardent que celui des prophètes, plus fécond que celui des apôtres, plus entraînant que celui des martyrs, plus vif que celui des cherubins, jamais oisif, toujours en action, ce zèle s'exerça sur un seul cœur, et c'était le cœur d'un époux, cœur cheri, digne de l'être, cœur plein de droiture, de sensibilité et de religion, cœur né plus que tout autre pour la vertu : cœur de Joseph. Et ce zèle s'exerçant sur un tel cœur n'aurait pas produit des effets incomparables de sainteté ! Le dire ou le penser serait une injure pour le zèle de Marie et pour le cœur de Joseph.

Admettons cependant que l'exemple et le zèle de Marie n'aient pas suffi pour faire de Joseph le plus saint des hommes, il restait à Marie une divine ressource : la prière de Marie !

Marie est la toute-puissance suppliante auprès de Dieu, dit saint Bernard, priant pour les justes et les pécheurs, pour tous.

Marie a-t-elle prié pour Joseph ? c'est demander Marie a-t-elle péché ? car c'est un devoir essentiel pour l'épouse de prier pour l'époux. Marie a-t-elle manqué de reconnaissance envers Joseph à qui elle devait tant de services rendus chaque jour, son pain, sa protection, sa vie, et plus que sa vie, la vie de son âme, celle de Jésus ? A-t-elle manqué de charité, elle qui a porté dans son sein la charité vivante, elle qui n'a pas hésité à sacrifier son fils au salut des hommes ? Non, Marie n'a manqué ni de reconnaissance, ni de charité ; Marie n'a pas péché, elle est sans tache, donc elle a prié pour Joseph, demandant pour lui les dons, qui devaient l'élever à la hauteur de ses fonctions ; et Marie a été exaucée.

Donc des torrents de grâces ont été répandus sur Joseph ; elles l'ont fait le plus grand des hommes, et l'ont élevé au-dessus de tous les autres saints.

La sainteté, mes frères, est un mystère qui se consomme dans la profondeur de l'âme et dont Dieu seul peut suivre les progrès. Elle se révèle néanmoins par l'éclat de la vertu.

Joseph, montrez-nous votre âme ; montrez-nous ce que nos âmes doivent aimer et imiter.

Quelques auteurs ont prétendu que Joseph fut exempt de la tâche originelle, et même, comme Marie, de toute faute actuelle pendant sa vie. Sans insister sur ces faveurs qui pourraient être contestées, parlons des vertus de Joseph ; elles sont assez belles.

Son humilité, fondement de sa grandeur devant Dieu, attestée par son amour pour la vie obscure, par son métier de charpentier, par le silence qu'il garde sur le mystère du Verbe incarné.

Sa foi, exemplaire, admirable. On lui dit que son épouse est devenue mère sans cesser d'être vierge, il le croit ; on lui dit que l'enfant qu'elle porte dans son sein n'a de père qu'aux cieux, il le croit ; on lui dit que ce petit être, qui n'a pas même vu le jour est la Lumière éternelle, le Fils du Très-Haut, le Tout-Puissant maître du monde ; il le croit. Sans doute c'est un ange qui parle. Mais c'est dans un songe. Un songe ! n'importe, ce petit rayon de lumière lui suffit pour porter le poids des mystères les plus sublimes, mais aussi les plus ténébreux.

Son obéissance aux ordres du Seigneur. On lui dit d'aller, il va ; on lui dit de venir, il vient ; de prendre la mère et l'enfant pour les conduire en Egypte, il le fait ; toujours prêt à obéir, n'ayant de volonté que pour n'en avoir pas.

Sa virginité. L'Eglise infailible a mis dans ses mains le symbole de la virginité : le lys ; cette virginité si radiieuse, si éblouissante que saint Jérôme n'en parlait qu'avec enthousiasme : « Etait-ce un homme, était-ce un ange ? »

Les épreuves qui viennent toujours consacrer la vertu, Joseph les a subies nombreuses. Descendant de rois, il a souffert la pauvreté, la faim peut-être ; époux d'une vierge, il fut en proie longtemps à une affreuse perplexité. Et quand on entendit dans Rama les pleurs de Rachel qui ne veut pas être consolée, parce qu'elle a perdu ses fils, Joseph éveillé en sursaut, trembla. Que d'épreuves dans le désert, en se rendant en Egypte ; et plus tard quand, dans Jérusalem, il perdit Jésus, ce petit bâton de sa vieillesse, cette lumière de ses yeux, quelle dure épreuve ; le saint vieillard est plongé alors dans la plus vive souffrance.

Les épreuves de Joseph ont été cruelles ; mais quelle patience à les supporter ; ce grand homme est toujours le même, il ne sait que se soumettre, et adorer. Joseph a reçu le cachet de l'épreuve ; l'empreinte du malheur a consacré sa vertu.

Mais il est de la vertu une mesure plus juste, plus divine encore, c'est l'amour. L'amour révèle tous les mystères, surtout celui de la souffrance, de la sainteté ; il nous dira ce que fut la sainteté de Joseph. Amour de Joseph, que la nature et la grâce, la raison et la foi formaient de concert. Amour paternel de Joseph envers Jésus petit enfant, amour de plus en plus ardent sous les baisers de Jésus. Siméon, on le sait, tressaillait d'allégresse pour avoir tenu un instant Jésus dans ses bras et chantait le *Nunc dimittis*, et Joseph, lui, tenait le divin enfant à toute nuit. Amour de Joseph, amour dévorant, car on peut aussi dire de lui qu'il est mort d'amour. Quelle magnifique scène que la dernière heure de Joseph, assisté de Jésus et de Marie. La tête penchée sur la poitrine de Jésus, le saint vieillard s'est vu mouillé de ses larmes. En pleurant, Jésus disait : « O Joseph, mon père, le

plus saint des hommes, partez ! Que feriez-vous désormais sur cette terre de l'exil ? Partez, allez consoler vos aïeux et les miens, ranimer leur espérance. Vous leur direz que vous avez vu le Messie de vos yeux, que vous l'avez touché de vos mains, que vous l'avez nourri du fruit de votre travail, que vous êtes son père, qu'il vient de vous fermer les yeux. Vous leur direz que bientôt le Messie va purifier la terre de son sang. Partez, ben par votre fils qui est aussi votre Dieu ! ”

Amour, Joseph est sa victime heureuse. Joseph expire, les anges des cieux lui apportent la plus belle des couronnes, car il est jugé par le Juge des vivants et des morts. Joseph est le plus saint des hommes !

O Joseph, laissez tomber un regard sur nous et faites nous sentir votre céleste protection. Amen.

Dimanche dernier, les dames de la Congrégation de Sainte-Anne, de la paroisse de Saint-Joseph, ont fait don à l'église d'une magnifique garniture de bouquets, du coût de cinquante piastres.

Il est question de la bâtisse d'un nouveau presbytère pour la paroisse de Saint-Joseph. On est à préparer les plans, qui devront être sous peu, soumis à l'approbation de Mgr l'archevêque. On se propose d'employer l'ancien presbytère comme salle d'Asile ou crèche pour les petits enfants. D'après l'opinion d'un architecte, cette maison pourrait encore rester debout pendant quelques années et être employée à l'usage mentionné plus haut. Il faudra cependant des réparations assez considérables.

Sous le titre “ Le Jubilé pontifical à l'Université Laval, ” vient de paraître une brochure contenant les vers et les discours qui furent prononcés à la séance du 11 janvier dernier, donnée par l'Université Laval à Montréal en l'honneur du Jubilé sacerdotal de Léon XIII.

Ce souvenir de cette soirée mémorable sera le bienvenu pour tous ceux qui ont assisté à cette séance, en leur rappelant les émotions qu'ils y ont éprouvées, pour ceux qui n'ont pas eu le plaisir d'entendre les orateurs eux mêmes, ils pourront du moins en lisant cette brochure se faire une idée de la soirée du 11 janvier.

Cette brochure est en vente au prix de 25 cts, chez les libraires de la ville.

Université Laval.

COURS D'HISTOIRE UNIVERSELLE—CONFÉRENCE DE M. L'ABBÉ ROUSSEAU.

Au frontispice d'un ouvrage moderne on voit un groupe de cristaux, surmonté d'une fleur, le long de la tige de cette fleur grimpe une chenille.

Dans la pensée de l'auteur, cette vignette est le symbole d'une certaine science, il ne s'agit que de la comprendre,

Un groupe de cristaux, se mirant dans les eaux de l'océan, s'ennuie de sa silencieuse immobilité, il aspire à la vie, laisse agir les forces latentes et un jour se trouve transformé en un lis éclatant de blancheur, plus tard en couleuvre : toujours combattant pour la vie, aidé par mille sélections diverses il devient écureuil, et puis singe enfin, laissant à la terre une puissante postérité.

En quête de nouveaux progrès, la tribu partie du paradis Lémurien, émigre à la recherche d'un milieu mieux adapté à son tempérament. Chemin faisant elle s'exerce à marcher droit, cultive son larynx, perfectionne son cerveau, invente le langage et trouve son âme.

A cette époque, dit M. Darwin, l'homme était un mammifère velu, pourvu d'oreilles pointues, vivant sur les arbres, les deux sexes portaient la barbe...

Peut-être ét-s-vous tentés de croire c'était un roman ? non, c'est de l'histoire telle qu'elle se compose par la science tapageuse, et par ses disciples indisciplinés de Darwin que Huxley lui-même compare à de jeunes poulains, paissent dans de frais ombrages, se sentant portés à s'amuser, à galoper dans un champ nouveau d'investigation sans s'embarrasser le moins du monde des palissades et des fossés qui fixent les limites de leurs recherches.

De tels systèmes sont en contradiction avec la révélation, l'histoire, les traditions universelles des nations, la philosophie et la méthode scientifique, car aucun fait ne l'appuie.

En dehors des extravagances de la science impie, il y a les travaux d'une science sérieuse, que l'orthodoxie non seulement ne repousse pas, mais consulte pour en tirer de vives lumières sur les origines de l'homme.

Sur la même question, les écoles philosophiques sont matérialistes, sensualistes, panthéistes ou spiritualistes, inutile de dire que Moïse est le premier maître de l'école spiritualiste.

Le plan divin du Créateur comprend deux éléments : l'esprit et la matière, deux séries d'êtres, l'une descendante vers le néant, l'autre ascendante du côté de la divinité, qui se rejoignent dans l'homme, esprit et matière à la fois.

Le soir du sixième jour, avant de créer l'homme, Dieu s'arrête, se recueille, devant le ciel attentif et la terre muette, et prononce la dernière parole créatrice : "Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance."

Le corps d'Adam n'est pas tiré du néant, mais du limon de la terre, par un acte direct, immédiat du Créateur, distinct des causes secondes et des lois ordinaires de la nature. Il n'y a donc ici, ni génération spontanée, ni évolution, ni transformation, ni combat pour la vie, ni sélections, ni survivance du plus fort. L'espèce humaine bien fixée dès le premier jour, est permanente.

Le corps humain est la réunion de tous les éléments matériels, un petit monde, un abrégé de l'univers, reflétant à sa manière les perfections divines. Il a reçu une organisation en harmonie avec la fin qu'il doit remplir et il est un instrument parfait mis au service de l'âme.

Sa taille, ses membres nombreux, les organes de sa tête le mettent en relation avec toute la nature et sont d'une si belle symétrie qu'il ne se voit rien de plus beau. L'intérieur ne présente pas moins de merveilles et les prodiges des arts et des sciences y sont tous dépassés.

Dans l'ordre surnaturel, de plus grandes merveilles l'honorent davantage : uni au Verbe de Dieu il devient la victime du genre humain, le pain de vie, dans les saints l'instrument de tous les sacrifices et de tous les dévouements de la charité. Au terme de leur vie, le corps mortel, de corruptible, de grossier, redevenu incorruptible, immortel, spirituel, brillera de l'éclat du soleil éternel.

Si telles sont les grandeurs du corps humain, quelles ne sont pas celles de l'âme dont Elohim anima ce corps vie.

"Et il souffla sur sa face un souffle de vie."

Et aussitôt, cette argile se dressa comme une colonne superbe, frémit, respira, palpita sous le souffle divin. Un esprit créé y était descendu, il y habita comme dans un palais pour y faire luire la raison, la volonté, l'amour et la vertu, à l'image et à la ressemblance de Dieu.

Qui peut nous peindre, qui même peut s'imaginer ce que fut cette entrevue où l'homme pour la première fois se trouva vivant, face à face avec son Créateur ? La poésie, la peinture l'ont tenté. Aussitôt, dit Milton, Adam, tombant aux pieds de Jéhovah, s'écria :

O mon Père !
 O source de tout bien ! ô toi, de qui la splendeur
 Efface tout éclat ! passe toute grandeur,
 O Créateur du monde ! ô bienfaiteur de l'homme
 De quel nom glorieux faut-il que je te nomme ?
 Que tes bienfaits sont grands !

Michel-Ange, dans le plafond de la chapelle Sixtine, a dépassé le poète anglais. Quel grandeur dans cette scène de la création de l'homme ! Dieu plane dans les cieux assisté de milliers de ses anges, il passe avec la rapidité de l'aigle, du doigt il communique l'esprit vital à l'homme à demi couché sur le flanc d'une colline, Adam se lève aussitôt qu'il sent les premiers frémissements de la vie, c'est le sublime de la pensée uni au sublime de l'exécution.

C'est ainsi que le grand fait de la création ne cesse à travers les siècles d'intéresser la religion, la philosophie, la science, la littérature et les arts.

Sur l'origine de l'âme, la science et la philosophie ont élevé de vains systèmes. L'âme est un esprit et n'est pas née de la chair, l'effet ne dépasse jamais la puissance de sa cause. Le souvenir de cette origine divine s'est conservé chez tous les peuples.

De la supériorité de l'âme sur la matière ressort la supériorité de l'homme et sa place à part parmi les êtres de la création. Le corps est fait pour l'âme qui en est sa forme et sa vie.

L'âme est incorruptible, elle est spirituelle, parce que Dieu ne veut pas la détruire. Rien de plus sublime que le dernier entretien de Socrate avec ses amis, mais je lui préfère le mot de saint Paul que Fénelon se faisait lire à son lit de mort : " Nous savons que si cette maison vient à se dissoudre, Dieu nous donnera une maison qui ne sera pas faite de la main des hommes et qui durera éternellement."

L'homme est perfectible et peut arriver à une bonté parfaite, par différents actes qui supposent l'intelligence, le sens commun, l'imagination, la mémoire, l'appétit ou le désir de se porter vers tout ce que l'intelligence ou les sens lui offrent de bien.

Il est donc doué de liberté pour pouvoir mériter.

Nous ne pouvons comprendre tout ce que fut le premier homme, sans tenir compte de la révélation et du surnaturel, car outre les dons naturels dont Dieu combla Adam dans la création, il l'orna encore de dons surnaturels par la prédestination, la vocation, la justification et les promesses de la gloire.

Dès sa première entrevue avec Jéhovah, l'homme puisa dans le sein de la Divinité la notion de l'infini et de l'absolu, l'idée du devoir, de la morale, le sentiment de la conscience, les idées essentielles du vrai, du bien, du beau, auxquelles il devait conformer ses actes.

Établi dans la justice originelle il se vit avec une raison et une volonté soumises à Dieu et des puissances inférieures obéissant à l'âme, orné comme de droiture, d'innocence et de toutes sortes de vertus.

Il eut la science révélée du langage, de la nature dont il était le roi, des animaux qu'il nomma avec précision selon leurs espèces.

Les universels, la science de la vie, de Dieu, de l'instruction lui étaient nécessaires pour élever le genre humain dont il était le type, le chef et le seul père responsable. Cette science était la condition de son bonheur, plus il était grand, plus il devait être doué pour en jouir. Est-ce le singe des transformistes qui eût pu goûter les félicités de l'Eden, le privilège angelique d'être appelé à la vision intuitive et à la lumière éternelle de la gloire ?

Objet des complaisances de l'Éternel, l'homme est tout d'abord placé dans un lieu de délices préparé pour lui. Dès lors commencent les premiers rapports

de la créature avec le Créateur ; tout d'abord, c'est la notion de l'usage que l'homme doit faire de sa liberté, dans la défense qui la limite, le pouvoir suprême s'affirme, la distinction du bien et du mal éveille la conscience humaine, qui apprend que tout n'est pas licite et indifférent, et qu'à toute loi est attachée une sanction.

L'idée n'a de valeur que pour l'action et l'action n'est bonne qu'autant qu'elle se règle sur le vrai et sur le bien et mène l'homme à sa destinée ; s'il n'atteint pas sa fin, c'est sa ruine.

Une notion que l'homme acquiert encore avec celle de sa liberté est celle du mérite qui en est la récompense. Ces notions sont les bases essentielles de l'ordre social, elles sortent naturellement de la constitution humaine et il n'est nul besoin d'un contrat social pour les établir, l'homme ne vivrait pas sans elles. Mais par elles il devient immortel, c'est ainsi que Dieu lui révèle l'espoir d'une vie éternelle.

Par cette manière d'envisager l'origine de l'humanité nous voilà loin de ces systèmes désastreux qui ne s'attachent à ravalier l'homme à l'égal de la brute, que pour habituer les masses à ne suivre que l'instinct avili des sens et à leur arracher le sentiment de la grandeur et de la moralité humaine. Là n'est pas le Progrès mais une déchéance irrémédiable.

Le récit mosaïque est donc le seul qui conserve à l'homme sa supériorité morale, la seule conception logique qui explique le progrès de l'humanité et qui résolve les problèmes agités par la curiosité humaine. Sans nul doute les découvertes de la science accusent un triste état de société, mais il ne faut ni l'exagérer, ni le fausser, il suppose un châtement et une chute, c'est ce qu'en effet nous racontera bientôt Moïse. Mais après l'expiation l'humanité reprendra sa marche ascendante ; vien-t-ont les grandes époques de civilisation et l'homme aura reconquis par la persévérance et la vertu une partie de son domaine.

Qu'il ne se laisse donc point assombrir par les terreurs du néant, le but est devant lui, les secours l'attendent sur sa route, sa destinée est entre ses mains, cette destinée immortelle que Lamartine rappelle à lord Byron pour l'arracher au goût de la vie et aux chants du désespoir :

.....Gloire à la fin suprême !
 Qui tira tout de soi, se doit tout à soi-même.
 Jouis, grand artisan, de l'œuvre de tes mains ;
 Je suis pour accomplir tes ordres souverains ;
 Dispose, ordonne, agis : dans les temps, dans l'espace.
 Marque moi, pour ta gloire et mon jour et ma place :
 Mon être sans se plaindre et sans t'interroger,
 De soi-même en silence accourra s'y ranger.

.....
 Glorieux de mon sort, puisqu'il est ton ouvrage,
 J'irai, j'irai partout te rendre un même hommage ;
 Et d'un égal amour, accomplissant ta loi,
 Jusqu'aux bords du néant murmurer : Gloire à toi !

(MÉDITATIONS.)

* * *

Les cours publics de la Faculté des arts sont interrompus jusqu'à la seconde semaine de Pâques.

LE PAPE.

L'univers civilisé assiste en ce moment à un spectacle singulier et grandiose.

De tous les coins du monde, des hommes sont partis pour Rome, porteurs de tous les symboles matériels par lesquels l'humanité

témoigne son souvenir, son admiration, son respect, sa reconnaissance, son amour. Et, comme il y a une diversité extrême dans les rangs de cette humanité, il y a une diversité inouïe et ingénieuse parmi ces symboles.

Les messagers ont apporté tous les produits de la terre et tous les produits du travail humain. Les uns sont venus, surveillant dans les coffres solides des objets d'art miraculeusement ouverts, où l'or, l'argent, le diamant, les pierres précieuses, se marient et se confondent, sous la forme de couronnes, de diadèmes, de bijoux, d'anneaux, de coupes, d'habits merveilleux. D'autres ont amené avec eux des meubles d'art, des statues, des bronzes. D'autres encore ont emporté le linge, les dentelles tissées dans le silence et la retraite par le doigt blanc des femmes. Les uns sont venus des villes civilisées où l'art sait décupler par son prestige la valeur des substances précieuses. Les autres sont partis du fond des déserts, des endroits où l'homme n'a encore su arracher à la Nature que ses moyens de subsistance. Les uns avaient dans leurs mains de quoi orner des palais. Les autres n'ont pu prendre avec eux que les grossiers ornements d'une hutte de sauvage. Mais tous ces messagers ont apporté quelque chose qui vaut plus que leurs présents, quelque chose qui, par sa valeur infinie, suffit à mettre ces présents sur la même ligne et à les éga-ler tous : l'adhésion de la pensée, la flamme du cœur de ceux qui les ont envoyés, et dont les acclamations, les cris d'amour et de foi leur forment à tous un cortège.

Lors-qu'ils sont arrivés au but de leur voyage, on peut dire que les âmes qu'ils représentent flottaient au-dessus de leurs têtes, comme une sorte de pavillon idéal, impalpable et divin.



Où sont donc allés tous ces envoyés ? Quel est l'homme assez puissant pour les attirer à soi de tous les confins du globe ? Est-ce un conquérant ? Est-ce un homme qui fait trembler la terre sous les sabots de son cheval de guerre ? Est-ce un Salomon assis dans son palais de cèdre et de porphyre ? Est-ce un roi ? Est-ce un Attila trainant derrière lui des millions d'êtres humains, couverts de peau de bêtes, brandissant des haches de fer, entourant d'innombrables chariots, où des femmes blondes allaitent leurs enfants aux yeux bleus ? Est-ce Charlemagne, tel qu'il apparut à Didier, roi des Lombards, si formidable au milieu du hérissement de ces piques, qui couvraient la terre d'une gigantesque moisson d'épis de fer, alors qu'en se rellétant sur les cuirasses de ses gens de guerre, le soleil éclairait les villes assiégées d'une lueur si terrible, que le roi lombard demandait que la terre s'ouvrît sous ses pieds, pour lui permettre d'échapper à cet éclat intolérable ? Est-ce enfin un Napoléon entraînant derrière son petit cheval blanc l'immense nappe, noire piquée de rouge, de ses grenadiers, devant qui les peuples tombaient à genoux, et donnant à ses comédiens un parterre de rois vaincus ? Non !

Celui qui est le centre de ce mouvement universel, est un vieillard vêtu de blanc, qui n'a ni soldats ni trésor, auquel tout le monde peut désobéir sans être châtié ici-bas, un vieillard qui n'est même pas libre de sortir de sa propre maison transformée en prison ; un vieillard qui ne commande à aucun homme de guerre, qui vit d'aumônes, mais qui détient la plus grande force morale qu'ait connue l'humanité depuis qu'elle est sortie des mains de Dieu, le Vicaire de Jésus-Christ, le successeur de Pierre le pêcheur, le Pape, le deux cent cinquante-troisième Pontife romain, Léon XIII !

Léon XIII a célébré, le 1er janvier, le cinquantième anniversaire de sa première messe, du jour où, pour la première fois, il commanda à Celui qu'il représente aujourd'hui de descendre dans une lamelle de pain et dans quelques gouttes de vin.

Et voilà la cause du mouvement extraordinaire qui fait affluer à Rome les représentants et les présents de la terre entière !

Fils respectueux et croyant de l'Eglise catholique, je serais bien excusable, si je profitais de cette apothéose de la Papauté pour chanter les gloires divines de cette Eglise. Tel n'est point mon but. Je n'ai pas la prétention de transformer en chaire ce livre modeste, et d'adresser un sermon à mes lecteurs. Je ne veux voir dans le Pape que son côté humain, politique, français.

* * *

Certes ! la trace de la monarchie ecclésiastique, qui aborde bientôt son dix-neuvième siècle, est assez belle et assez profonde dans l'humanité. Non seulement le monde politique moderne est le fils des papes ; mais encore chacun de nous, dans les manifestations quotidiennes de sa vie privée, se heurte continuellement aux bienfaits de cette magnifique série de deux cent cinquante-trois souverains et aux œuvres de leurs collaborateurs.

Ce sont les bénédictins qui ont défriché l'Europe. Si nous connaissons encore les beautés des littératures et des philosophies grecque et latine, c'est parce que des moines obscurs ont, au fond des cloîtres, caché recopié, conservé et défendu les manuscrits précieux que les barbares inondant l'Europe brûlaient pour se chauffer les pieds ou faire cuire leur repas. Si nous sommes aujourd'hui au 1er janvier mil huit cent quatre-vingt-huit, c'est parce qu'un pape, Grégoire XIII, a remplacé le calendrier de Jules César par un calendrier auquel Leverrier lui-même n'a rien trouvé à reprendre.

Nous sommes bien fiers de nos écoles primaires ? Elles sont filles d'Alcuin et de ses collaborateurs, qui obtinrent de Charlemagne le premier décret instituant en France l'instruction gratuite et obligatoire : car il est dit dans un des *Capitulaires* que chaque curé "doit" enseigner "gratuitement" à lire aux enfants de sa paroisse.

La grammaire française a été faite par des moines. C'est avec l'aide et sous la protection de l'Eglise qu'a grandi la médecine,

sortie de Montpellier et de Salerne ; et le pape Jean XXI, avant de monter sur le trône pontifical, composait un manuel de l'art de guérir.

Nos universités sont des créations ecclésiastiques.

Notre philosophie est tout entière dans la *Somme* de saint Thomas d'Aquin. C'est un moine qui invente la poudre, Roger Bacon. C'est un évêque de Munster qui invente les bombes. C'est un dominicain, Albert le Grand, qui invente la boussole. C'est un autre moine, Jacques de Vitry, qui l'applique à la conduite des bateaux. C'est un moine, Despina, qui invente les lunettes. C'est le pape Sylvestre II qui invente l'horloge à roues. C'est saint Bonaventure qui pose en principe et qui révèle, il y a six siècles, l'unité des forces physiques, à savoir que la chaleur, la lumière et la force émanent du même agent, une des gloires dont se tarque le dix-neuvième siècle. C'est un religieux, Bède, qui explique les marées. Ce sont deux moines, Onon et Arduin, qui inventent l'alphabet. Ce sont les bénédictins d'Espagne, précurseurs de l'abbé de l'Épée, qui apprennent aux sourds-muets à parler. C'est un moine, Gerbert, qui introduit chez nous les chiffres arabes. C'est un dominicain, Gui d'Arezzo, qui invente les sept notes de la musique.

C'est un religieux, Albert le Saxon, qui invente les aérostats avant Montgolfier.

C'est un religieux, Magnan, qui invente le microscope.

Ce sont deux religieux, Lana et Beccaria, qui trouvent les lois de l'électricité.

C'est un religieux, Barranti, qui trouve le frein des locomotives.

Ce sont les Jésuites qui inventent le gaz.

C'est l'un d'eux qui fonde, en 1815, à Preston, en Angleterre, la première usine pour l'éclairage par le gaz.

C'est l'un d'eux qui trace, il y a deux siècles, le canal de son Panama, et les ingénieurs de M. de Lesseps suivent exactement plan.

Ce sont les Jésuites qui, dans le siècle dernier et dans ce siècle encore, dirigent presque tous les grands observatoires d'astronomie.

Ils enseignent en quatre-vingt-quinze langues humaines.

Et la géographie ! Elle a été tout entière faite par les missionnaires.

Ce sont eux qui ont exploré et décrit la Chine, la Tartarie, l'Afrique centrale même.

Nous nous enorgueillissons des explorations de Stanley et de Livingstone, n'est-ce pas ?

Nous avons accepté comme des découvertes merveilleuses les preuves de l'existence des grands lacs de l'Afrique équatoriale.

Eh bien ! en 1720, un capucin construisait, pour la bibliothèque de Dijon, où il est encore, où tout le monde peut le voir, un

globe terrestre, de cinq mètres de diamètre, où ces lacs étaient décrits.

Les explorateurs modernes n'ont donc découvert que des choses oubliées, mais découvertes avant eux par des moines ignorés.

Tout, dans notre monde moderne, est fils des papes.

Ce sont les papes qui nous ont rendu la plupart des monuments de l'antiquité. Ce sont eux qui nous ont mis dans les mains les instruments de l'avenir.

* * *

Mais savez-vous quelle est leur plus belle invention ? Leur plus belle invention, c'est la France. Et cette invention ne date pas d'hier, pas même du Quatre-Septembre ! pas même de 1789 ! Elle date de treize siècles.

Elle date du jour où Remi, l'archevêque de Reims, mit dans la main de Clovis la main de la blonde Clotilde, exilée à Genève ; du jour où, parmi les trois peuples qui se partageaient le territoire de la France actuelle, les Francs, les Burgondes et les Wisigoths, le pape Anastase choisit les premiers pour être les fils aînés de l'Eglise ; du jour où Clovis remporta la première victoire française sur les Allemands, à Tolbiac, en invoquant le Dieu de Clotilde, et où il reçut du Pontife de Rome une lettre qui contenait cette promesse, sorte de concordat légendaire signé tacitement entre le quarante-neuvième successeur de saint Pierre et le premier roi des Francs : " Sois une colonne de fer pour soutenir l'Eglise, écrivait Anastase ; et, à son tour, elle te donnera la victoire sur tous tes ennemis."

Eh bien ! cette promesse a été tenue de part et d'autre, jusqu'en ces derniers temps du moins.

Toujours la France a continué à être la fille aînée des papes, et aussi toujours elle a grandi au milieu de fortunes diverses. Elle a vu pourtant, pendant dix huit ans, un roi d'Angleterre installé à Paris comme un roi de France. Elle a vu, pendant trois cents ans, les Anglais maîtres de Bordeaux ; ce qui devrait, entre parenthèse, nous inspirer quelque patience, et nous apprendre que les revanches historiques ne sont point l'œuvre des générations qui ont subi les désastres.

Mais jusqu'à ces derniers temps, elle était restée la première puissance de l'Europe, parce qu'elle était restée la puissance la plus fidèle à ses origines, et que, comme l'a dit lord Beaconsfield en une phrase lapidaire, " les peuples ne peuvent vivre que par les moyens qui les ont fait naître et grandir."

Et n'est-il pas saisissant de penser qu'au moment précis où nous cessions de soutenir avec nos troupes les papes dans la ville éternelle, la France commençait à dessiner ce mouvement rétrograde qui ne fait que s'accroître, et qui l'a précipitée de son rôle de primauté européenne, qu'elle n'avait cessé de remplir depuis sa naissance, pour la reléguer à un rang inférieur parmi les puissances du vieux monde ?

Oui, c'est une vérité que proclame l'histoire, cette histoire si peu connue, peu à peu chassée des programmes de notre enseignement comme un souvenir gênant ; reniée, hélas ! par des gens qui, pour la première fois depuis que l'humanité existe, ont installé au milieu d'elle la gloire de n'avoir pas d'aïeux : la France a été faite par les évêques collaborateurs des papes, comme une ruche est faite par les abeilles.

Chaque abeille s'en va, sur une fleur, recueillir la substance parfumée avec laquelle elle entre dans sa cellule. Elle en épaissit les parois avec la cire, pour la défendre. Elle en remplit la cavité avec le miel, nourriture exquise des générations futures.

Et quand l'ours, sorti des forêts, vient détruire la ruche commencée, l'abeille voltige, irritée, autour de la bête, finit par la chasser avec son aiguillon, et se remet, laborieuse, infatigable et touchante, à réparer les dégâts, à refaire les cellules, à préparer la vie des abeilles qui viendront.

Ainsi firent les évêques. Ils s'en allaient chercher le suc des institutions chrétiennes qui s'épanouissaient comme des fleurs au milieu du fumier de la civilisation romaine, sous la rosée bienfaisante du sang des martyrs ; et ils revenaient, chacun au milieu de ses ouailles, dans son petit coin de terre, parmi ces peuples indisciplinés, émiettés, sauvages. Ils les groupaient. Ils leur enseignaient la force produite par la solidarité humaine, qui n'est autre chose que la charité chrétienne. Ils leur apprenaient à s'unir, à opposer aux incursions de l'ennemi les remparts de leurs villes et le rempart de leurs poitrines coalisées.

C'était la cire qui fortifie la cellule.

Ils leur donnaient des lois. Ils leur apprenaient à se soutenir, à se tendre naturellement la main. Aux riches, ils disaient qu'il faut aimer les pauvres. Aux pauvres, ils disaient qu'il faut respecter les riches. A tous, ils apprenaient à être bons, pour avoir des enfants bons comme eux.

C'était le miel, réserve des cas désespérés, magasins précieux des petits qui naissent.

Et quand l'ours sortit du fond des forêts, quand les Barbares, sur les pas d'Attila, inondèrent la Gaule, comme ils furent fidèles à ce dernier rôle des abeilles ! comme ils méritèrent ce surnom admirable de " Défenseurs des cités," cette charge créée aux derniers temps de l'empire romain, par les villes désireuses de résister aux vexations du pouvoir central, et qu'ils étaient arrivés à cumuler partout avec leur dignité épiscopale !

A Reims, c'est l'évêque Nicaise qui reste seul en face des Barbares, et qui meurt, frappé sur le parvis de sa cathédrale. A Orléans, c'est l'évêque Aignan qui soutient la ville par son courage, qui prolonge le siège, et qui donne ainsi aux troupes d'Aélius le temps d'arriver. A Troyes, c'est l'évêque Lupus qu'Attila emmène comme otage.

Sous les Mérovingiens, sous les Carlovingiens, leur rôle gran-

dit. Lorsque la puissance impériale de leur grand collaborateur Charlemagne s'émiette ; lorsqu'on peut croire que la barbarie, repoussée, va sortir des entrailles mêmes de ce pays ; lorsque la féodalité commence, lorsque la France entière est hérissée de châteaux forts, et lorsque chaque château est l'ennemi du château voisin, les évêques sont là. Ils enfantent, ils propagent le mouvement communal, qui va trouver sa plus glorieuse expression sous le règne de saint Louis, sous ce règne admirable où tout le monde était libre chez soi, où il faisait meilleur vivre, quoi qu'en disent les détracteurs du temps passé, qu'aujourd'hui, et où, sur toutes les libertés locales planait le pouvoir uniquement tutélaire d'un brave homme et d'un saint.

Ce sont les évêques qui accordent aux villes les premières chartes consacrant leur liberté. Ce sont eux qui instituent cette admirable Trêve de Dieu qui fit reculer la barbarie, qui protégea la vie humaine, et d'où naquit la chevalerie, la plus haute expression de l'honneur sanctifié par la défense du faible.

Et comme ils savent dire la vérité aux puissants ! comme ils savent relever ces petits pour lesquels le Christ est venu sur terre ! comme ils savent leur enseigner cette dignité de la vie que nous croyons avoir conquise ! comme ils leur font toucher du doigt les bienfaits de la liberté ! oui, de la liberté ! de la liberté qu'ils appelaient l'innocence, c'est-à-dire la défense de nuire.

C'est un évêque qui, le premier en France, a prononcé ce mot sublime. C'est un évêque qui le premier, lui a donné un symbole à la fois humain et artistique. Et, en cherchant bien, parmi les statues du portail de la cathédrale de Reims, on découvrirait encore, au milieu des effigies rongées par le temps, lavées par les pluies et grattées par les ongles des siècles, une jeune fille, une vierge aux membres graciles, debout, les yeux levés au ciel.

Sous ses pieds, on pourrait lire son nom : LIBERTAS.

La voilà, la Liberté chrétienne, figurée avec toute la poésie des aïeux ! Elle ne reconnaîtrait pas pour sa sœur l'ignoble mégère coiffée d'un bonnet rouge, suante d'infamie et de luxure, toute dégouttante du sang des hommes, qui représente si bien la liberté moderne, la liberté païenne, c'est-à-dire l'écrasement du faible par le fort.

Ce sont les papes encore qui prêchèrent les croisades, ces gigantesques épopées chrétiennes qui fondirent ensemble les éléments de la société ; qui unirent le suzerain au vassal ; qui furent, sur le sol où elles prirent naissance, non seulement des explosions d'enthousiasme relevant un peuple, mais des œuvres fécondes de liberté et d'affranchissement, et qui donnèrent à la France une telle suprématie aux yeux du monde infidèle, qu'aujourd'hui encore elle représente devant l'Asie et l'Afrique, l'Europe entière, qu'elle est la protectrice naturelle de la civilisation et de la chrétienté, et que le nom de France s'accorde là-bas à tout ce qui appartient à l'Occident,

Puis, lorsque le pouvoir royal grandit, les évêques, qui avaient fourni des défenseurs aux peuples accablés, fournirent des ministres à la monarchie nationale.

Supprimez par la pensée l'œuvre des grands génies sortis de l'Église, pour soutenir les trônes des rois de France, depuis Suger jusqu'au cardinal de Fleury, et dites si vous ne supprimez pas en même temps l'œuvre magnifique de la constitution de l'unité française, ainsi que les plus impérissables monuments de la langue nationale.

Mais ces évêques, constructeurs de la France, de quoi tiraient-ils leur force ? Du catholicisme. Et le catholicisme, de quoi tire-t-il sa force et sa durée ? De la Papauté, de sa pierre fondamentale et indestructible. De sorte qu'on peut dire que la France ne peut pas se comprendre sans le christianisme, dont elle est l'œuvre.

Et comme le christianisme ne peut pas se comprendre sans le Pape, qui est sa pierre angulaire, au nom de la logique éternelle, on doit proclamer cette vérité :

La France repose sur le Pape.

Voilà pourquoi c'est une fête française qui se célèbre à Rome. Voilà pourquoi les catholiques qui en profitent pour exalter la Papauté, sont seuls, en ce moment, dans les traditions nationales de notre patrie.

J. CORNÉLY.

L'article ci-dessus est tiré du livre "ROME ET LE JOURNÉ DE LÉON XIII, notes d'un pèlerin." que M. Cornély, rédacteur du *Gaulois* vient de faire paraître à Paris, chez Palmé. M. Cornély était à Rome pendant les fêtes du jubilé, et écrit sous l'impression de leur magnificence, avec la verve et la profondeur de pensées qui le distinguent.

Le Père Augustin de Montefeltro, religieux franciscain des Mineurs Réformés, a ouvert la station de carême dans la chaire de la cathédrale de Turin.

Depuis quatre ans, le nom du Père Augustin a paru dans tous les journaux d'Italie, même les plus libéraux et les plus hostiles à la religion, environné de l'éclat de la vertu et du talent.

A Pise et Florence, le nombre des auditeurs s'est élevé parfois jusqu'à quinze mille. Quatre heures avant que le Père ne montât en chaire, toutes les chaises, tous les bancs étaient occupés.

L'Université de Pise fermait ses leçons deux heures avant que la prédication du Père Augustin ne commençât. Professeurs et étudiants accouraient en masse entendre l'illustre franciscain.

A sa sortie de l'église, des milliers de personnes le saluaient de leurs applaudissements et de leurs vivats. On voulait le porter en triomphe à travers les rues.

L'administration des chemins de fer, pour répondre aux demandes, devait organiser chaque jour des trains spéciaux de Livourne, de Lucques et de plusieurs autres villes voisines. Les étrangers arrivaient par centaines. Tous les hôtels étaient pleins.

Le Père Augustin de Montefeltro touche à la quarantaine. Il a une figure ouverte et pleine d'intelligence. Dans ses yeux brille la flamme du zèle apostolique. Quand il prêche, son visage se transforme : il apparaît comme un voyant inspiré et dominateur.

Avant d'être religieux, il subit l'épreuve du monde et des passions humaines. Une fois la tunique de Saint-François revêtue, il se donna avec une volonté héroïque au salut des âmes prêchant et confessant. Le Père Augustin est un très savant théologien qui s'élève sur les ailes du Docteur angélique, et un philosophe des plus pénétrants. Comme orateur et au point de vue de l'art, il obtient par l'éclat et la nouveauté de la forme, d'incomparables effets.

LE PETIT PATRE.

(Suite et fin.)

“ Je ne vous obéirai jamais. ” dit alors courageusement l'enfant aux boucles blondes, défiant, d'un regard tranquille et ferme, ses bourreaux qui, dans leur rage, se pressaient autour de lui. “ Faites de moi ce que vous voudrez ... Bon Jésus, consolez ma mère !

C'en était assez pour eux. Leur attente eût été trompée, leur joie barbare cruellement interrompue, si le petit martyr eût dit oui, à l'aspect du gouffre béant.

Car déjà, grâce aux coups de hache, de pique et de crosse de fusil, le trou s'ouvrait, profond, livide. Ils s'étaient fort hâtes de le creuser, les maudits ! qu'ils n'avaient pas remarqué que de larges écaillures, de grandes fêlures tortueuses rayonnant tout alentour, sillonnaient sous leurs pieds même, la glace solide encore.

Mais, entre les découpures aiguës des glaçons, l'eau paraissait trouble et jaunâtre, d'aspect morne, sinistre et froid. C'était là tout ce qu'il fallait ; ils la contemplaient avec un âpre sourire, et se hâtèrent d'entraîner l'enfant. Et le pauvre chien, qu'ils repoussèrent à coups de crosse, à coups de pied, regardait s'éloigner son ami, avec un soupir de tristesse, et faisant entendre, de la rive, un gémissement plaintif comme pour lui dire adieu.

Les bourreaux se rangèrent sur la glace, tout à l'entour du trou, et ils y plongèrent l'enfant. Une corde attachée à la ceinture de l'innocent confesseur à cheveux blancs, le retenaient à mi-corps au-dessus de l'abîme. Et ces monstres ne paraissaient point pressés de l'engloutir au fond : ils voulaient laisser à ses mouvements le temps de s'éteindre, à sa volonté peut-être le temps de défaillir.

Seulement le Père du ciel ne permit pas que le martyr durât désormais plus longtemps : au ciel on était sans doute impatient de recevoir, d'accueillir, de couronner un ange.

Déjà les dents du pauvre petit commençaient à s'entrechoquer ; ses joues devenaient livides, et ses lèvres devenaient bleues. Le sergent aux favoris roux fit un geste de menace, et il cria, d'une voix irritée :

“ Petit, tu vas mourir... Fais le signe de la croix.

— Je le ferai, balbutia l'enfant, suffoqué sous son manteau de glace, je ferai... comme ma mère me l'a appris... comme je l'ai fait... toujours ! ”

Et il leva sa petite main. Le sergent lâcha la corde, la tête blonde disparut ; un léger bouillonnement agita les eaux noires, sous l'épaisse croûte glacée...

Puis un horrible craquement se fit soudain entendre : à droite, à gauche, en avant, en arrière : à deux cents pas autour du trou sinistre, l'enveloppe solide céda, la glace s'effondra, l'eau jaillit.

Et puis une farouche clameur, et puis un instant d'efforts suprêmes, d'horrible confusion... Et puis plus rien, que le désert, le vide et le silence : l'eau coulant, rapide et trouble, entre les glaçons brisés ; un ou deux shakos tombés sur la glace solide encore, et quelques traces sanglantes se mêlant aux flots de la rivière.

Les bourreaux, sans s'en douter, avaient creusé leur tombe ; la couche de glace trop faible avait cédé sous leurs pas, et tous étaient engloutis, tous étaient entraînés. Ce froid violent les avait saisis, au milieu des fumées de l'ivresse, ils s'étaient blessés, en tombant, aux lames tranchantes des haches, à la pointe des baïonnettes employées pour creuser la tombe de l'enfant martyr.

Et pas un ne revint pour conter cette histoire. Mais tout près de là, dans le taillis qui bordant le bois, semait de ronces et d'arbrisseaux touffus le bord de la rivière, s'était caché un petit père, qui avait été pris d'une grande peur en voyant venir les soldats. Sans oser sortir de sa retraite, en silence il avait tout vu. Ce fut lui qui vint, au village natal, porter la triste nouvelle et redire les derniers mots aux pauvres parents en pleurs.

Ainsi la mémoire de l'enfant héros a pu être conservée, vénérée et bénie. Au bord de sa tombe mouvante, les amis, les compagnons, les anciens du pays vont maudire ses bourreaux et conter son martyre, et sous son chêne ils vont prier.

Aucun des corps, du reste, n'a été retrouvé. La Warta est profonde. Mais, en quelque recoin inconnu que le martyr repose, endormi paisible et seul sur son lit de joncs et de sable, ou entraîné avec bourreaux, jusqu'aux golfes de la grande mer, la mémoire de Dieu garde sa place, la lumière de Dieu l'éclaire.

Le jour du jugement viendra ; l'heure de la résurrection sonnera, glorieuse et triomphante. Alors, avec le martyr enfant, plus d'un peuple enfoui dans son linceul obscur, se lèvera d'entre ses bourreaux, sortira glorifié des ténèbres de sa tombe, et tendra ses mains en souriant, en disant : “ Me voici, Seigneur ! ”

ÉTIENNE MARCEL.

DECES DE LA SEMAINE.



C'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés.

II Mach. XII, 46

PRIONS POUR NOS MORTS

Narcisse Boudrias.— E. Dupuis, ép. Gagnon.— L. Brosseau, ép. Lachapelle.— H. Courval, ép. Bissonnette.— L. Negrier.— R. Goudreau, ve Guernon.— J. Martel, ép. Carpentier.— L. Dassylva.— M. Dominique.— V. Beaudry.— M. Melville.— V. Carey, ve Delisle.— C. Pepin, ép. Duval.— C. Kelly.— M. Fitzpatrick.— L. Peltier.— L. Mathurin.— U. Lacasse, ép. Lemeux.— J. B. Matheuf.— M. St. Jacques.— M. E. Boissy, ép. Granger.— J. Lanthier.— C. Lavigne.

DE PROFUNDIS.

MAGASIN DU SACRE-CŒUR DESAULNIERS FRERE & CIE

(SUCCESSIONS DE L. E. DESMARAIS)

IMPORTATEURS D'ORNEMENTS ET BRONZES D'ÉGLISE
VÊTEMENTS SACERDOTAUX ET VASES SACRÉS

ASSORTIMENT COMPLET D'IMAGERIE RELIGIEUSE
CHAPELETS, MÉDAILLES ET CRUCIFIX

BANNIÈRES, MERINOS À SOUTANES, SAY NOIR,
HUILE D'OLIVE, CIERGES, ETC., ETC.

Toutes les commandes par la malle ou autrement sont remplies avec ponctualité et promptitude.

Les Messieurs du clergé et les communautés religieuses sont priés de bien vouloir faire une visite à notre assortiment, qui est absolument au complet.

1628 RUE NOTRE-DAME 1628

MONTRÉAL.

PENTURES A RESSORT DE GEER
employés dans plus de trente églises
et dans un plus grand nombre d'édi-
fices publics, les seules durables.

AUSSI BOURRELETS EN CAOUTCHOUC POUR GARANTIR DU FROID PAR LES PORTES ET FENÊTRES

Chez **L. J. A. SURVEYER,**

1588, RUE NOTRE-DAME.

A. F. X. BEAUDRY

(ÉTABLI EN 1868)

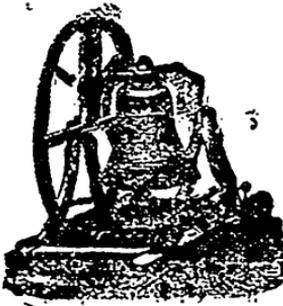
MARCHAND DE CUIR.

Toujours en mains un assortiment complet de Cuir, Four-
nitures et Outils de Cordonniers. Selliers. Tan-
neurs et Corroyeurs, Formes, Empeignes importées, etc.,
etc., qu'il offre à des Prix qui défient toute compétition.

Une attention toute particulière est apportée au service des
Communautés Religieuses.



271 et 273, RUE SAINT-PAUL, Montréal.



MEARS & STAINBANK

LONDRES-ANGLETERRE

REPRÉSENTÉS PAR

H. & J. RUSSEL
22 RUE ST-NICOLAS, Montreal

AGENTS AUSSI POUR

THE JONES BELL FOUNDRY CO.
TROY, NEW-YORK

WILLIAM BRITTON

PLOMBIER

Poseur d'Appareils à Gaz

A EAU CHAUDE ET A VAPEUR

TOUTES ESPÈCES DE TRAVAUX EN METAL

COMMANDES EXÉCUTÉES PROMPTEMENT

15, RUE CLAUDE

En face du Marché Bonsecours

MONTREAL

JOS. CHS VAILLANCOURT
Menuisier & Charpentier
45 PLACE JACQUES-CARTIER

MONTREAL.

Ouvrages de toutes sortes, en bois
et en peinture,

A BAS PRIX

ÉTABLI EN 1859

HENRY R. GRAY

Chimiste-Pharmacien

144, Rue Saint-Laurent

MONTREAL.

Prescriptions des médecins préparées avec
soin. Première qualité de drogues et matières
chimiques.

MAISON DE SANTE

POUR LES

ALIENES ET LES EPILEPTIQUES, ETC., ETC.

SOUS LA DIRECTION

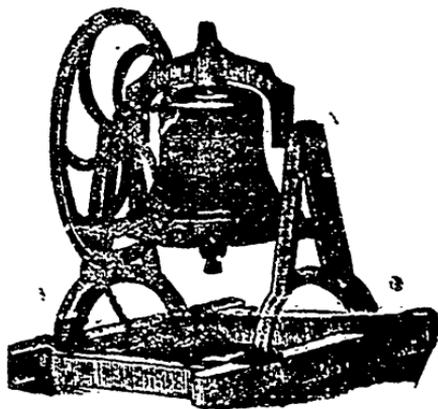
FRÈRES DE LA CHARITE.

Quelques pas plus loin que l'église de la Longue-Pointe et du même côté de la dite église, près Montréal, P. Q.

AUX SOURDS.

Une personne guérie d'une surdité constante de 23 ans par l'emploi d'un remède très simple. On enverra la description gratis en français à quiconque en témoignera le désir.

S'adresser à NICHOLSON, 177, MacDougal Street, New York.



FONDERIE CANADIENNE

CLOCHES!

POUR

Eglises Collèges et Convents

SEULES OU EN CARILLONS

AVEC MONTURES EN FER OU EN BOIS

A meilleur marché et de meilleure qualité que les cloches anglaises ou américaines.

Fournitures pour intérieur des églises.

Appareils de chauffage d'après les meilleurs systèmes

E. CHANTELOUP, 593, Rue Craig, Montréal, P. Q.



Les célèbres Vins du Canada, la Bière et le Porter Labatt de London, le Beurre de choix, sont les spécialités de la Maison

J.-B. RICHER

No 556; Rue Lagachetière,
MONTREAL.



LOTÉRIE NATIONALE

CLASSE D.

Tirages, le Troisième Mercredi de chaque mois.

Le dixième tirage mensuel aura lieu le

MERCREDI, 21 MARS 1888, A 2 H P. M

VALEUR DES LOTS :

\$ 60,000.00

PREMIERE SÉRIE

NOMENCLATURE DES LOTS

1 Immeuble.....	de \$5,000	\$5,000
1 Immeuble.....	do 2,000	2,000
10 Terrains à Montréal.....	do 300	3,000
15 Ameublements.....	do 200	3,000
20 do.....	do 100	2,000
100 Montres d'or.....	do 50	5,000
1,000 Montres d'argent.....	do 20	20,000
1,000 do do.....	do 10	10,000
2,147 Lots valant		850,000

\$1.00 LE BILLET

DEUXIÈME SÉRIE

NOMENCLATURE DES LOTS

1 Immeuble.....	de \$1,000	\$1,000
2 Immeubles.....	do 500	1,000
4 Voitures.....	do 250	1,000
50 Chaines d'or.....	do 40	2,000
1000 Services de toilette.....	do 5	5,000
337 Lots valant		\$10,000

25 cts LE BILLET

S. E. LEFEBVRE, secrétaire.

Bureau : No 19, RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL.

ORGUES -- HARMONIUMS DOMINION

FABRIQUES SPÉCIALEMENT POUR L. E. N. PRATTE.

PAR LA

COMPAGNIE D'ORGUES ET DE PIANOS DOMINION

BOWMANVILLE, ONT.

A l'usage des églises et des chapelles de communautés, d'après des devis particuliers et autres que ceux du catalogue ; garantis pour 5 ans et surpassant en richesse, en puissance et en suavité de son les meilleurs instruments de fabrique étrangère. Les plus éminents organistes du pays recommandent les Orgues-Harmoniums Dominion.

SATISFACTION GARANTIE ET CONDITIONS FACILES

Toujours en magasins, l'ASSORTIMENT LE PLUS VARIÉ QU'IL Y AIT EN CANADA. Commandes par la Poste et autres remplis avec diligence. Grande réduction de Prix.

L. E. N. PRATTE,

Agent général pour la province de Québec,

1876, RUE NOTRE-DAME, Montréal